

PAR ION MIHAI PACEPA

Les assauts de Moscou contre le Vatican

LE KGB A FAIT DE LA CORRUPTION DE L'ÉGLISE UNE PRIORITÉ.

dimanche 4 février 2007, par [Thomas](#)

L'Union Soviétique n'a jamais apprécié de vivre dans le même monde que le Vatican. Les plus récentes découvertes montrent que le Kremlin était prêt à tout pour combattre l'anticommunisme ferme de l'Église Catholique.

En mars 2006, une commission parlementaire italienne [concluait](#)

[\[http://www.lefigaro.fr/international/20060302.WWW000000403_lurss_voulait_tuer_le_pape.html\]](http://www.lefigaro.fr/international/20060302.WWW000000403_lurss_voulait_tuer_le_pape.html)

« au-delà de tout doute raisonnable que les dirigeants de l'Union Soviétique avaient pris l'initiative d'éliminer le pape Karol Wojtyła, » en représailles de son soutien en Pologne au mouvement dissident Solidarność. En janvier 2007, quand des documents dévoilent que le nouvellement nommé archevêque de Varsovie Stanislas Wielgus a collaboré avec la police politique de l'ère communiste de Pologne, il admet les accusations et démissionne. Le jour suivant, le recteur de la cathédrale Wawel de Kracovie, site funéraire des rois et reines polonais, [démissionnait](#)

[\[http://tempsreel.nouvelobs.com/actualites/international/europe/20070108.OBS5974/larcheveque_de_varsovie_demissionne.html\]](http://tempsreel.nouvelobs.com/actualites/international/europe/20070108.OBS5974/larcheveque_de_varsovie_demissionne.html)

pour la même raison. On a alors appris que [Michał Jagosz](#)

[\[http://www.catho.be/newsletter/e-news_detail.asp?id_n=10699&id_c=147\]](http://www.catho.be/newsletter/e-news_detail.asp?id_n=10699&id_c=147), un

membre du tribunal du Vatican pour la béatification du pape Jean-Paul II, est accusé d'être un ancien agent secret communiste ; selon les médias polonais, il avait été recruté en 1984 avant de quitter la Pologne pour prendre poste au Vatican. Aujourd'hui, un livre est sur le point d'être publié qui identifiera 39 autres prêtres dont les noms ont été trouvés dans les fichiers de la police secrète de Kracovie, et dont certains sont actuellement évêques. De plus, il semble que cela ne fait qu'effleurer la surface des choses. Une commission spéciale va bientôt commencer des investigations sur le passé de tous les religieux durant l'ère communiste, car des centaines d'autres prêtres catholiques de ce pays sont soupçonnés d'avoir collaboré avec la police secrète. Et il ne s'agit que de la Pologne - les archives du KGB et celles de la police politique du reste de l'ancien bloc soviétique restent à ouvrir sur les opérations menées contre le Vatican.

Dans mon autre vie, lorsque j'étais au centre des guerres de Moscou contre les services secrets étrangers, j'ai moi-même été impliqué dans un effort délibéré du Kremlin pour calomnier le Vatican en décrivant le Pape Pie XII comme un sympathisant nazi au coeur dur. Finalement, l'opération n'a pas causé de dommage durable, mais elle a laissé un mauvais arrière goût dont il est difficile de se débarrasser. Cette histoire n'a encore jamais été racontée auparavant.

Combattre l'Église

En février 1960, Nikita Khrushchev approuve un plan ultra-secret pour détruire l'autorité morale du Vatican en Europe de l'Ouest. L'idée est née du cerveau du patron du KGB Alexandre Shelepin et d'Aleksey Kirichenko, le membre du Politburo responsable des opérations internationales. Jusqu'à présent, le KGB avait combattu son « ennemi mortel » en Europe de l'Est, où le Saint-Siège avait été cruellement attaqué comme un repère d'espions à la solde de l'impérialisme américain, et ses représentants sommairement emprisonnés comme espions. Maintenant, Moscou voulait que le Vatican soit discrédité par ses propres prêtres, sur son propre territoire, en tant que bastion du nazisme.

Eugenio Pacelli, le Pape Pie XII, fut choisi comme cible principale du KGB, son incarnation du mal, parce qu'il était décédé en 1958. « Les morts ne peuvent pas se défendre » était le dernier leitmotiv du KGB. Moscou venait juste de se faire regarder de travers pour avoir monté une machination et emprisonné un

prélat vivant du Vatican, le cardinal József Mindszenty, Primat de Hongrie, en 1948. Pendant la révolution politique hongroise de 1956, il s'était échappé de sa détention et trouva asile à l'ambassade des États-Unis de Budapest, où il commença à rédiger ses mémoires. Quand les détails de la machination dont il avait été victime furent dévoilés aux journalistes occidentaux, il fut considéré par la plupart comme un héros et un martyr.

Comme Pie XII avait été le nonce apostolique à Munich et à Berlin lorsque les nazis commencèrent leur tentative d'accès au pouvoir, le KGB a voulu le décrire comme un antisémite qui avait encouragé l'Holocauste d'Hitler. La difficulté résidait dans le fait que l'opération ne devait pas permettre qu'on soupçonne si peu que ce soit l'implication du bloc soviétique. Tout le sale boulot devait être pris en charge par des mains occidentales en utilisant des preuves venant du Vatican lui-même. Cela éviterait de reproduire une autre erreur commise dans le cas Mindszenty, qui avait été accusé sur la base de faux documents soviétiques et hongrois [1].

Pour éviter une nouvelle catastrophe comme celle de Mindszenty, le KGB avait besoin de plusieurs documents originaux du Vatican, même n'ayant qu'un lointain rapport avec Pie XII, que les experts en désinformation pourrait légèrement modifier et projeter sous une « lumière appropriée » pour montrer la « véritable image » du Pape. Le problème était que le KGB n'avait pas accès aux archives du Vatican et c'est là que le DIE dont je faisais partie, les services secrets roumain, entra en jeu. Le nouveau chef des services secrets soviétiques, le général Alexandre Sakharovsky avait créé le DIE en 1949 et avait été jusqu'à peu notre conseiller en chef soviétique ; il savait que le DIE était en excellente position pour contacter le Vatican et obtenir les autorisations pour faire des recherches dans ses archives. En 1959, quand j'avais été affecté à l'Allemagne de l'Ouest sous la couverture de porte-parole de la Mission Roumaine, j'ai organisé un échange d'espions où deux officiers du DIE (le colonel Gheorghe Horobet et le major Nicolae Ciuciulin), qui avaient été pris sur le fait en Allemagne de l'Ouest, ont été échangés contre l'évêque catholique Augustin Pacha, emprisonné par le KGB sur la fausse accusation d'espionnage et qui fut finalement rendu au Vatican via l'Allemagne de l'Ouest.

Infiltrer le Vatican

« Siège-12 » était le nom de code donné à cette opération contre Pie XII, et j'en devins l'homme-clef en Roumanie. Pour faciliter mon travail, Sakharovsky m'avait autorisé à informer (faussement) le Vatican que la Roumanie était prête à renouer ses relations interrompues avec le Saint-Siège, en échange de l'accès à ses archives et d'un prêt sans intérêt sur 25 ans d'un milliard de dollars [2]. L'accès aux archives du Pape, devais-je expliquer au Vatican, était nécessaire pour trouver des racines historiques permettant au gouvernement roumain de justifier publiquement son revirement à l'égard du Saint-Siège. Le milliard (non, ce n'est pas une faute typographique), m'a-t-on dit, a été mis en jeu pour rendre plus plausible la soi-disant volte-face de la Roumanie. « S'il y a une chose que les moines comprennent, c'est l'argent » faisait remarquer Sakharovsky.

Mon implication récente dans l'échange de Mgr Pacha contre les deux officiers du DIE m'ouvrit en effet des portes. Un mois après avoir reçu les instructions du KGB, j'ai eu mon premier contact avec un représentant du Vatican. Pour des raisons de confidentialité, cette réunion — et la plupart de celles qui ont suivi — se tint en Suisse dans un hôtel de Genève. J'y fut présenté à un « membre influent du corps diplomatique » qui, m'avait-on dit, avait commencé sa carrière en travaillant aux archives du Vatican. Il s'appelait Agostino Casaroli, et j'appris bientôt qu'il était effectivement influent. Il me donna sur le champ accès aux archives du Vatican, et bientôt, trois jeunes officiers du DIE se faisant passer pour des prêtres roumains épluchèrent les archives papales. Casaroli acquiesça aussi « sur le principe » à la demande de Bucarest pour le prêt sans intérêt, mais dit que le Vatican désirait y mettre certaines conditions [3].

Pendant les années 1960 à 1962, le DIE parvint à dérober des centaines de

documents liés de près ou de loin au pape Pie XII venant des archives du Vatican ou de la bibliothèque apostolique. Tout était immédiatement envoyé au KGB par courrier spécial. En réalité, aucun document compromettant contre le pontife ne fut trouvé dans tous ces documents photographiés en secret. Il s'agissait principalement de copies de lettres personnelles et de transcriptions de réunions et de discours, toutes rédigées dans le monotone jargon diplomatique auquel on peut s'attendre. Néanmoins, le KGB continua de demander d'autres documents. Et nous leur en avons envoyés d'autres.

Le KGB produit une pièce de théâtre

En 1963, le général Ivan Agayant, le célèbre chef du département de désinformation du KGB, atterrit à Bucarest pour nous remercier de notre aide. Il nous dit que « Siège-12 » avait abouti à une efficace pièce de théâtre attaquant le pape Pie XII, intitulée *Le Vicaire* (The Deputy), une référence indirecte au Pape comme représentant du Christ sur Terre. Agayants se vantait d'avoir inventé lui-même les grandes lignes de la pièce et nous dit qu'elle avait un volumineux appendice de documents réunis par ses experts grâce aux documents que nous avons dérobés au Vatican. Agayants nous dit aussi que le producteur du *Vicaire*, Erwin Piscator, était un communiste dévoué qui avait des liens de longue date avec Moscou. En 1929, il avait fondé le Théâtre Prolétaire à Berlin, puis avait demandé l'asile politique à l'Union Soviétique lorsqu'Hitler était arrivé au pouvoir, et avait « émigré » quelques années plus tard aux États-Unis. En 1962, Piscator était de retour à Berlin Ouest pour produire *Le Vicaire*.

Pendant toutes mes années en Roumanie, j'ai toujours pris ce que me disaient mes patrons du KGB avec précaution, parce qu'ils avaient l'habitude de manipuler les faits de manière à faire de l'espionnage soviétique l'origine de tout. Mais j'avais des raisons de croire les fanfaronnades d'Agayants. C'était une légende vivante dans le domaine de la désinformation. En 1943, alors qu'il résidait en Iran, Agayants lança un rapport de désinformation disant qu'Hitler avait entraîné une équipe spéciale pour kidnapper le président Franklin Roosevelt à l'ambassade américaine à Tehéran, pendant un sommet allié qui devait s'y tenir. Le résultat fut que Roosevelt accepta d'installer son quartier général dans une villa à l'intérieur du périmètre de « sécurité » de l'ambassade soviétique, gardée par une grosse unité militaire. Tout le personnel soviétique affecté à la villa était constitué d'officiers du renseignement sous couverture qui parlaient anglais mais qui, à de rares exceptions près, l'avaient caché pour pouvoir écouter ce qui se disait. Même avec les moyens techniques limités de l'époque, Agayants a été capable de fournir heure par heure à Staline des rapports sur ses hôtes américains et britanniques. Ceux-ci aidèrent Staline à obtenir de Roosevelt l'accord tacite de conserver les pays baltes et le reste des territoires occupés par l'Union Soviétique en 1939-40. On raconte qu'Agayants avait aussi incité Roosevelt à appeler familièrement Staline « Oncle Joe » pendant le sommet. Selon Sakharovsky, Staline y trouva encore plus de plaisir qu'en ses gains territoriaux. On dit qu'il s'esclama joyeusement « L'infirme est à moi ! ».

Un an avant la sortie du *Vicaire*, Agayants réussit un autre coup de maître. Il fabriqua de toutes pièces un manuscrit conçu pour convaincre l'Occident que le Kremlin avait profondément une haute opinion des Juifs ; il fut publié en Europe de l'ouest avec un grand succès populaire, sous le titre *Notes for a journal*. Le manuscrit fut attribué à Maxim Litvinov [4] né Meir Walach, un ancien commissaire soviétique aux affaires étrangères, qui avait été limogé en 1939 lorsque Staline a purgé son appareil diplomatique des Juifs en préparation du pacte de « non agression » avec Hitler [5]. Ce livre d'Agayants était si parfaitement contrefait que l'historien britannique spécialiste de la Russie soviétique le plus éminent, Edward Hallet Carr, fut totalement convaincu de son authenticité et en écrivit même la préface [6].

Le Vicaire vit le jour en 1963 comme le travail d'un allemand de l'ouest inconnu nommé Rolf Hochhuth, sous le titre *Der Stellvertreter christliches Trauerspiel* (Le Vicaire, une tragédie chrétienne). Sa thèse centrale était que Pie XII avait soutenu Hitler et encouragé l'Holocauste. Elle provoqua immédiatement une

grande controverse sur Pie XII, qui était décrit comme un homme froid et sans cœur plus préoccupé par les propriétés du Vatican que par le sort des victimes d'Hitler. Le texte original est une pièce de huit heures, terminée par 40 à 80 pages (selon l'édition) de ce que Hochhuth appelait « documentation historique ». Dans un article de journal publié en Allemagne en 1963, Hochhuth défend son portrait de Pie XII en disant : « Les faits sont là : quarante pages serrées de documentation dans l'appendice de ma pièce. » Dans une interview radiophonique donnée à New York en 1964, lorsque *Le Vicaire* y fut joué pour la première fois, Hochhuth dit : « J'ai trouvé nécessaire d'ajouter à la pièce un appendice historique, cinquante à quatre-vingt pages (selon la taille de l'impression). » Dans l'édition originale, l'appendice est intitulée « Historische Streiflichter » (éclairage historique). *Le Vicaire* a été traduit en près de 20 langues, coupé drastiquement et l'appendice souvent omise.

Avant d'écrire *Le Vicaire*, Hochhuth, qui n'avait pas le baccalauréat (Abitur), avait travaillé à différents postes insignifiants pour la maison d'édition Bertelsmann. Dans des interviews, il déclarait qu'il avait pris un congé en 1959 pour aller à Rome où il passa trois mois à parler aux gens puis à rédiger la première ébauche de la pièce, et où il posa « une série de questions » à un évêque dont il refusait de dire le nom. Très peu vraisemblable ! À peu près au même moment, je rendais des visites régulières au Vatican comme messenger accrédité d'un chef d'État, et je n'ai jamais pu entraîner dans un coin un quelconque évêque bavard — et ce n'est pas faute d'avoir essayé. Les officiers clandestins du DIE que nous avons infiltrés au Vatican rencontrèrent aussi des difficultés insurmontables pour pénétrer dans les archives secrètes du Vatican, alors même qu'ils avaient une couverture de prêtres en béton.

Pendant mes derniers jours au DIE, si je demandais à mon chef du personnel, le général Nicolae Ceausescu (le frère du dictateur), de me donner un récapitulatif du dossier d'un subordonné, il me demandait à chaque fois « Promotion ou déchéance ? » Pendant ses dix premières années, *Le Vicaire* eu plutôt pour effet le déchéance du Pape. La pièce suscita une rafale de livres et d'articles, certains accusant et d'autres défendant le pontife. Certains allèrent jusqu'à rejeter la responsabilité des atrocités d'Auschwitz sur les épaules du pape, certains démolirent méticuleusement les arguments de Hochhuth, mais tous contribuèrent à attirer l'attention qu'on portait alors à cette pièce plutôt snob. Aujourd'hui, beaucoup de personnes qui n'ont jamais entendu parlé du *Vicaire* sont sincèrement convaincues que Pie XII était un homme froid et méchant qui détestait les Juifs et aida Hitler à s'en débarrasser. Comme avait l'habitude de me dire Yuri Andropov, l'incomparable maître de la tromperie soviétique, les gens sont plus prompts à croire la saleté que la sainteté.

Les mensonges dévoilés

Vers le milieu des années 1970, *Le Vicaire* commença à s'essouffler. En 1974, Andropov nous avoua que si l'on avait su alors ce qu'on sait aujourd'hui, nous n'aurions jamais dû nous en prendre à Pie XII. Ce qui fit alors la différence fut la parution de nouvelles informations montrant qu'Hitler, loin d'être ami avec Pie XII, avait en fait conspiré contre lui.

Quelques jours seulement avant l'aveu d'Andropov, l'ancien commandant suprême de l'escadron SS en Italie pendant la Seconde Guerre Mondiale, le général Karl Friedrich Otto Wolff, était relâché de prison et confessait qu'en 1943, Hitler lui avait donné l'ordre d'enlever le pape Pie XII au Vatican. Cet ordre était si confidentiel qu'il n'est jamais apparu après la guerre dans aucune archive nazie ni n'est ressorti d'aucun interrogatoire par les alliés des officiers SS et de la Gestapo. Dans sa confession, Wolff déclare qu'il avait répondu à Hitler qu'il lui faudrait six semaines pour mettre l'ordre à exécution. Hitler, qui rendait responsable le pape du renversement du dictateur italien Benito Mussolini, voulait que ce soit fait sur le champ. Finalement, Wolff persuada Hitler que les conséquences d'un tel plan seraient très négative et le Führer y renonça.

C'est seulement dans l'année 1974 que le cardinal Mindszenty publia ses mémoires, qui décrivaient avec force détails le coup monté dans dont il avait

été victime dans la Hongrie communiste. Sur la foi de documents fabriqués, il fut accusé de « trahison, abus de devises étrangères et conspiration », accusations « toutes punissables de mort ou d'emprisonnement à vie ». Il décrit aussi comment ses « confessions » falsifiées prirent vie d'elles-mêmes. « Il me semblait que tout le monde reconnaîtrait immédiatement que ce document était une grossière contrefaçon, tellement il était l'œuvre d'un esprit maladroit et inculte » écrit le cardinal. « Mais quand par la suite j'ai pris connaissance des livres, journaux et magazines étrangers qui parlaient de mon affaire et commentaient mes "confessions", j'ai réalisé que le public avait dû conclure que la "confession" avait bien été écrite par moi, bien que dans un état de semi-conscience et sous l'influence d'un lavage de cerveau... Que la police ait publié un document qu'ils avaient eux-mêmes créé paraissait finalement trop gros pour être cru. » De plus, Hanna Sulner, l'expert en graphologie hongroise utilisée pour circonvenir le cardinal, qui s'est échappée à Vienne, a confirmé qu'elle avait fabriqué de toutes pièces la « confession » de Mindszenty.

Quelques années plus tard, le pape Jean-Paul II ouvrit le procès en canonisation de Pie XII, et les témoins du monde entier ont implacablement prouvé que Pie XII était un ennemi d'Hitler, et non un ami. Israel Zoller, le grand rabbin de Rome entre 1943 et 1944, lorsqu'Hitler reprit la ville, consacra un chapitre entier de ses mémoires à louer le gouvernement de Pie XII. « Le Saint Père rédigea de sa main une lettre aux évêques leur donnant l'instruction renforcer les barrières des couvents et monastère, afin qu'ils puissent devenir des refuges pour les Juifs. Je connais un couvent où les soeurs dorment dans la cave pour donner leurs lits aux réfugiés juifs. » Le 25 juillet 1944, Zoller a été reçu par le pape Pie XII. Les notes prises par le secrétaire d'État [NdT : en fait pro-secrétaire d'État] du Vatican Giovanni Battista Montini (qui deviendra le pape Paul VI) montrent que Rabbi Zoller remerciait le Saint Père pour tout ce qu'il avait fait pour la communauté juive de Rome — et ces remerciements furent retransmis à la radio. Le 13 février 1945, Rabbi Zoller était baptisé par l'évêque auxiliaire de Rome Luigi Traglia dans l'église Sainte Marie des Anges. Pour exprimer sa gratitude envers Pie XII, Zoller prit le nom chrétien d'Eugenio (le nom du pape). Un an plus tard, la femme et la fille de Zoller furent aussi baptisées.

David G. Dalin, dans [Le mythe du pape d'Hitler : Comment le pape Pie XII a sauvé des Juifs des nazis](#) [http://en.wikipedia.org/wiki/The_Myth_of_Hitler%27s_Pope], publié il y a quelques mois, a rassemblé d'autres preuves incontestables de l'amitié d'Eugenio Pacelli pour les Juifs qui a commencé bien avant qu'il ne soit pape. Au début de la Seconde Guerre Mondiale, la première encyclique du pape Pie XII était tellement anti-hitlérienne que la Royal Air Force et l'Armée de l'Air française en ont lâché 88.000 exemplaires au-dessus de l'Allemagne.

Durant les 16 dernières années, la liberté de religion a été restaurée en Russie et une nouvelle génération s'est battu pour développer une nouvelle identité nationale. On peut seulement espérer que le président Vladimir Poutine prendra conscience de l'utilité d'ouvrir les archives du KGB et de les étaler au grand jour pour que tout le monde puisse voir comment les communistes ont calomnié l'un des plus grand papes du siècle dernier.

P.-S.

Le général Ion Mihai Pacepa est le plus haut gradé de tous les espions qui ont jamais fuit le bloc soviétique. Son livre *Red Horizons* a été publié dans 27 pays. Cet article est la traduction d'[un article de National Review Online](http://article.nationalreview.com/?q=YTUzYmJhMGQ5Y2UxOWUzNDUyNWUwODJiOTZyYjY4NzI1) [<http://article.nationalreview.com/?q=YTUzYmJhMGQ5Y2UxOWUzNDUyNWUwODJiOTZyYjY4NzI1>]

Notes

[1] Le 6 février 1949, quelques jours seulement avant la fin du procès, Hanna Sulner, l'experte en graphologie hongroise qui avait fabriqué les « preuves » utilisées contre le cardinal s'est échappé à Vienne et a montré des microfilms des « documents » sur lesquels le procès était fondé, qui étaient tous des documents fabriqués, « certains ostensiblement dans les mains du cardinal, d'autre portant sa soi-disant signature », produit par elle.

[2] Les relations de la Roumanie avec le Vatican avaient été rompues en 1951, lorsque Moscou avait accusé la nonciature apostolique de Roumanie d'être la couverture d'un avant-poste de la CIA et avait fermé ses bureaux. Les locaux de la nonciature à Bucarest sont devenus ceux du DIE, et abritent aujourd'hui une école de langues étrangères.

[3] En 1978, lorsque j'ai quitté définitivement la Roumanie, j'étais encore en train de négocier ce prêt, qui s'était alors réduit à 200 millions de dollars.

[4] NdT : voir [la revue française de science politique \[http://www.persee.fr/showPage.do?urn=rfsp_0035-2950_1956_num_6_1_402683_t1_0194_0000_000\]](http://www.persee.fr/showPage.do?urn=rfsp_0035-2950_1956_num_6_1_402683_t1_0194_0000_000).

[5] Le pacte de non agression entre Staline et Hitler fut signé le 23 août 1939 à Moscou. Il contenait un protocole secret qui partageait la Pologne entre les deux signataires et donnait aux soviétiques le champ libre en Estonie, Lettonie, Finlande, Bessarabie et la Bukovine du Nord

[6] Carr a écrit une histoire de la Russie soviétique en dix volumes.